

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Belanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Soundouss El Kettani, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Michel Nareau, François Ouellet, Marie-Ève Pilote, Yvon Poulin, Judy Quinn et Catherine Voyer-Léger

Numéro 146, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Belanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., El Kettani, S., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Nareau, M., Ouellet, F., Pilote, M.-È., Poulin, Y., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2017). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (146), 17–33.

Mylène Bouchard

L'IMPARFAITE AMITIÉ

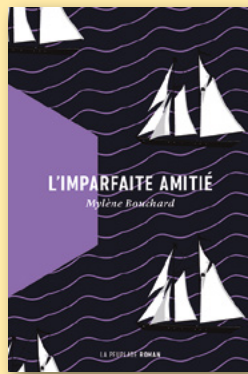
La Peuplade, Chicoutimi, 2017, 400 p. ; 26,95 \$

Amanda Pedneault porte le nom d'un bateau qui a brûlé à L'Île-aux-Coudres le soir de sa naissance. Journaliste culturelle, elle a épousé un réalisateur tchèque avec qui elle vit à Prague, où elle élève ses deux enfants devenus grands. Mais Amanda doit changer de vie : devant l'ampleur de la décision à prendre, elle invente un jeu pour décider de son destin. À l'ouverture d'une nouvelle galerie d'art, elle choisit un tableau qui lui plaît particulièrement. Le jour où quelqu'un d'autre l'achètera, elle changera de vie. Sur le tableau, bien sûr, un bateau.

Tenter de résumer le récit du nouveau roman de Mylène Bouchard, c'est sans doute passer à côté de l'essentiel. Disons tout de même que le bateau baptisé *l'Amanda Transport* à L'Île-aux-Coudres est un fait historique documenté par Pierre Perrault dans son film *Les voitures d'eau*, sorti en 1968. C'est à l'Île qu'Amanda naît et grandit, c'est là aussi qu'elle commence à réfléchir à l'amour et à l'amitié entourée de ses inséparables amis. Mais l'Île, il arrive qu'on doive la quitter pour réaliser ses rêves. Amanda n'imaginait pas que son voyage la mènerait en République tchèque.

En plus de faire fi de l'ordre chronologique du récit, *L'imparfaite amitié* est un objet touffu, construit de matériaux divers. Principalement écrit à la deuxième personne, le livre met en scène Amanda qui écrit à sa fille Sabina. Mais on y trouve aussi des mots d'enfants, des extraits de correspondances, une liste des amours de la bande de filles de l'Île et d'étonnants tableaux typographiques. S'il est vrai qu'au départ on s'y perd un peu, on conclut finalement que ce qui fait la consistance d'une vie, c'est moins l'ordre des événements que les fils de la pensée et des sentiments. Ce sont ces mêmes fils qui, ici et là, font des petits nœuds qui nous obligent à nous arrêter pour réinventer la route.

La force de Mylène Bouchard, dans ce livre ambitieux, c'est surtout de nous amener à nous arrêter, justement, et de nous



faire réfléchir à propos de l'amour. L'écrivaine tient à ce sujet des propos qu'on entend finalement très peu. Cela ne devrait pas nous étonner, étant donné que son dernier ouvrage, *Faire l'amour*, interrogeait aussi cette question sous la forme de l'essai littéraire. *L'imparfaite amitié* apparaît comme une continuité de cette réflexion où la figure de Kundera, déjà présente dans l'essai, prend une grande place.

Alors, qu'est-ce que l'amour si on cesse de le penser en termes de couple ? Et la question ne nous mène pas sur les chemins du libertinage... Amanda est plutôt porteuse d'une vision large de l'amour, une vision qui accepte que l'amour ait divers visages et prenne diverses formes. Elle dit : « J'aime et c'est tout ». Et cette réponse, elle la fait « contre la société surtout, qui dicte l'amour unique, jusque dans les films pour enfants de quatre ans ». Amanda tombe sans arrêt amoureuse d'hommes et de femmes. Si au départ cela semble faire d'elle un personnage volage, on comprend rapidement qu'il faut s'ouvrir à une idée beaucoup plus large de l'amour qui ne pose d'ailleurs pas toujours la question du désir sexuel. Chez Mylène Bouchard, nous ne sommes pas dans un paradigme binaire qui opposerait couple et célibat, homosexualité et hétérosexualité, fidélité et libertinage... Amour ou amitié ?

Effectivement, une bonne partie des réflexions du livre portent sur cette charnière qui lie l'amour et l'amitié. Est-ce le même sentiment ? Ou l'un empêche-t-il l'autre ? Les différentes rencontres qui ont marqué la vie d'Amanda et qu'elle raconte à sa fille offrent des réponses nuancées. La seule certitude, finalement, c'est la question du choix : « Choisir, c'est s'inscrire dans la beauté de la durée. C'est encore ce qu'il y a, dans les relations humaines, de plus émouvant ».

Des phrases comme celle-là, *L'imparfaite amitié* en regorge. Il ne s'agit pas d'un roman à thèse, mais certainement d'un roman qui pose sans arrêt des questions. Il y a quelque chose de la méditation partagée, du carnet de réflexion. Avec Amanda, avec Mylène Bouchard, on prend le temps de se demander ce qui mérite notre amour et ce qui fait de notre vie, une vie choisie. Ou pas...

Ceux qui se laisseront bercer par la houle de ce roman en sortiront le cœur un peu gros, mais pas de tristesse. Tout n'est pas gai dans ce récit où le deuil fait craquer des vies, mais le livre est surtout porteur d'une pulsion qui sème quelque chose au fond du lecteur et vous travaille à long terme, un peu comme le bois travaille. Amanda, après tout, est une voiture d'eau.

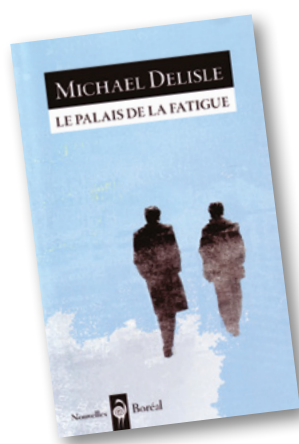
Catherine Voyer-Léger

Michael Delisle

LE PALAIS DE LA FATIGUE

Boréal, Montréal, 2017, 138 p. ; 18,95 \$

Au milieu de la paume se trouve un point d'acupuncture nommé *Lao Gong*. En français, cette expression signifie le « palais du travail » ou le « palais du labeur » et elle est synonyme de savoir-faire, d'œuvre artisanale aboutie. Dans le dernier ouvrage de Michael Delisle, une dénommée Johanne



se passionne pour la médecine traditionnelle chinoise. À un moment donné, elle examine la main du narrateur et, incertaine, parle plutôt de ce point en termes de palais de la fatigue. En plus de donner son titre au recueil, cette légère méprise semble aussi lui conférer tout son sens, surtout si l'on en retient que, par opposition au palais du labeur, le palais de la fatigue peut vouloir faire référence à une œuvre inachevée.

C'est bien, en premier lieu, à la patiente acquisition d'un savoir-faire que nous convie Delisle, à l'observation d'une trajectoire artistique condamnée à ne jamais prendre son envol. On suit pour ce faire un même narrateur tout au long des six nouvelles qui présentent la cohérence d'un court roman troué d'ellipses. L'adolescent s'initie d'abord à la poésie en retranscrivant des vers sur une Royal manuelle, entouré par le *shag rust* du cottage familial. Au collège, il noue une relation avec son professeur de littérature, un mélange de satire et d'allumeur de réverbères. Le cicérone parfait son éducation sentimentale, lui ouvre les portes de la bohème montréalaise des années 1970, l'entraîne avec lui fouler Trafalgar Square, puis se lasse le jour où le visage de son protégé ne conserve plus rien de ce qui le rattachait à la jeunesse.

Chez Delisle, les liens sociaux sont d'abord utilitaires : soit vous êtes un serpent, soit vous êtes une échelle, mais nul n'a droit au bonheur béat. Si quelque chose peut mal tourner, cela tournera mal. C'est la loi de Murphy appliquée à la condition humaine. Lorsque se clôt le recueil, le frère du narrateur agonise aux États-Unis, la colonne percluse d'arthrose, tandis qu'Eddy, son neveu, séjourne en prison. L'amie Johanne, autrefois férue de techniques de guérison orientales, croupit quant à elle devant un comptoir de caisse populaire : « Comment pouvait-on passer des années investi corps et âme dans des études complexes », se demande le narrateur, « amorcer l'œuvre d'une vie avec passion pour passer à autre chose comme si de

Herménégilde Chiasson

MOURIR À SCOUDOUC

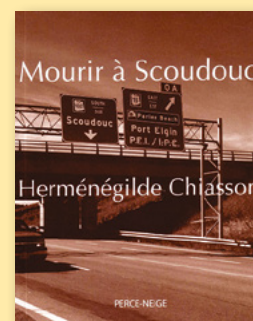
Perce-Neige, Moncton, 2017, 95 p. ; 30 \$

Certaines œuvres sont des pierres d'assise d'une époque ou d'une littérature. Elles deviennent une référence et semblent ouvrir la porte à différents possibles. Ainsi en est-il de *Mourir à Scoudouc* d'Herménégilde Chiasson, publié par les Éditions d'Acadie en 1974 et que vient de rééditer Perce-Neige dans une mouture enrichie de nombreuses illustrations.

Le titre, écrit Chiasson dans un texte qui complète le recueil et en raconte la naissance, lui avait été inspiré par *Mourir à Madrid*, un film de Frédéric Rossif. Il avait eu l'idée « de changer Madrid pour Scoudouc, un endroit annoncé de la grande route avec de grandes pancartes, mais dont il n'y avait, à l'époque, aucune manière de savoir où se trouvait ce lieu mythique lorsqu'on s'y aventurait. Cela me faisait penser à l'Acadie, un lieu dont on ne connaît ni le commencement ni la fin géographique. Pour ce qui est de mourir, il me semblait alors qu'on mourait en Acadie beaucoup plus qu'on y vivait ».

Placé sous le signe de la mort rédemptrice, *Mourir à Scoudouc* met en place les grands thèmes de l'œuvre de Chiasson : opposition entre modernité et folklore, angoisse face au destin, affirmation de l'identité acadienne, lutte contre l'assimilation. Cette poésie prenante, dense et lourde de sens, cette poésie du bout du monde a l'effet d'un révélateur. L'un de ses thèmes récurrents est cette volonté de donner à l'Acadie une réalité géographique, ce qui l'oppose dès le début à l'idée que « l'Acadie est là où il y a un Acadien ».

Mourir à Scoudouc est divisé en cinq parties séparées dans la première édition par des photos soit prises par l'auteur, soit le représentant. Malheureusement, ces photos ont brûlé dans un incendie, ce qui explique pourquoi « ce livre est donc une reconstitution, une création qui tente de s'ajuster sur l'original ». Toutefois, les illustrations sont beaucoup plus nombreuses ici et permettent de « voir » Chiasson et ses amis, des pages manuscrites et des lieux emblématiques, traçant ainsi



un portrait de l'époque, toujours en relation avec le texte. Les poèmes n'ont rien perdu de leur pertinence, bien au contraire, le temps leur a donné une portée encore plus grande. Le livre a été à l'époque un succès de vente et critique : les premières éditions, dont celle qui unira les Éditions d'Acadie et l'Hexagone en 1979, dépasseront les 4000 exemplaires vendus, ce qui est en soi assez exceptionnel pour une nouvelle œuvre poétique.

Les deux premiers poèmes servent d'introduction en présentant le poète « déchiré » (c'est son image) puis en dédiant le recueil à une litanie de gens anonymes et à des éléments naturels qui caractérisent son environnement. Dérision, affirmation du « je », envolée lyrique aussitôt étouffée, passage de la poésie à la prose : Chiasson étale ses cartes avec force et détermination. Puis il traite d'une relation amoureuse qui se termine par une question : l'amour est-il possible dans cette absence de pays ? Il tente ensuite de répondre à la question, d'abord dans le poème « Eugénie Melanson » (dont il pense à l'époque qu'il s'inscrivait « dans une sorte de tradition romantique ») où il lie le passé de l'Acadie à un avenir qu'il espère possible, puis dans une série de textes où s'exprime tout son amour pour cette Acadie qu'il cherche à saisir et à définir, mais dont les contours lui échappent. Dans le poème éponyme, il raconte une expérience initiatique alors qu'il marche sur le chemin menant à ce village. Il meurt à une certaine Acadie et renaît à une autre qui lui restera à définir, à habiter, même si, pour l'heure, il ne sait trop comment. La suite « La maison du silence », qui clôt le recueil, offre un début de solution : Chiasson fait l'inventaire de ce qu'est l'Acadie pour lui en un abécédaire qui se termine à « j », puis en énumérant certaines des choses qu'il voit dans un logement qui pourrait être le sien.

Plusieurs des œuvres subséquentes se construiront autour de diverses énumérations tandis que son plus récent recueil, (12) *abécédaires* (Prise de parole), révèle sa structure dans le titre. Comme l'écrit Chiasson en reprenant l'idée que lui avait émise Yolande Villemaire, « si je regarde ce livre, j'y vois effectivement les grands thèmes qui reviennent toujours dans mon écriture, car j'ai l'impression que, quoi qu'on fasse pour y échapper, on finit toujours par écrire le même livre en espérant le rendre meilleur et en espérant mettre un point final à une phrase qui ne semble pas avoir de fin ».

David Lonergan

rien n'était ? » Comme quoi l'existence, elle aussi, reste jusqu'à la toute fin une œuvre inachevée.

David Laporte

R. J. Ellory

UN CŒUR SOMBRE

Trad. de l'anglais par Fabrice Pointeau

Sonatine, Paris, 2016, 488 p. ; 34,95 \$

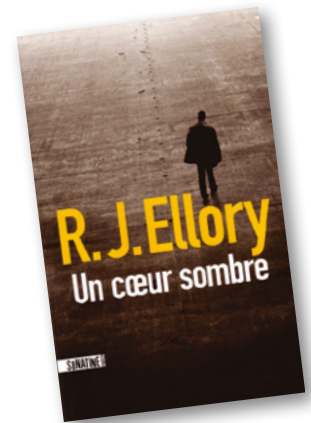
Le cœur sombre du titre, c'est celui de Vincent Madigan, un homme rongé par les remords et la culpabilité. Père de quatre enfants qu'il ne voit plus, alcoolique, accro aux médicaments, il entretient des liens avec le milieu criminel. Vincent Madigan est également inspecteur de police. Criblé de dettes, il imagine, pour effacer ses ardoises, de voler le butin d'un groupe de braqueurs qui vient de dévaliser une banque.

Avec trois acolytes qu'il a recrutés – sous une fausse identité – chez les pires criminels des fichiers de police, il monte un raid et réussit à mettre la main sur le magot. Mais dans l'opération, une petite fille est grièvement blessée. Tout s'envenime quand il lui faut exécuter ses complices, ceux-ci ayant découvert son identité. Comble d'ironie, c'est à lui que l'on confie la tâche d'enquêter sur l'affaire.

Madigan veut d'abord trouver l'identité de la fillette blessée et résoudre le mystère de sa présence sur les lieux où s'est déroulé le raid, ceux-ci étant la résidence d'un puissant caïd dénommé Sandia. Avec ce même Sandia, Madigan a passé, il y a bien des années, des accords de « coopérations ». Ses recherches lui permettent de découvrir rapidement l'identité de l'enfant et de retrouver sa mère qui est en cavale parce qu'elle a été témoin d'un meurtre commis par Sandia. Madigan la cachera chez lui, en tombera vaguement amoureux en omettant de lui dire que c'est probablement lui qui a tiré sur sa fille

En parallèle à la première enquête, une autre est menée par un inspecteur de la police interne qui permet de découvrir que le quatrième homme impliqué dans le vol et l'assassinat des trois complices est un policier. Dès lors, il s'agit pour Madigan d'empêcher qu'on remonte jusqu'à lui en même temps qu'il doit montrer patte blanche à Sandia, qui cherche toujours la jeune femme cachée chez lui.

Il serait dommage pour le lecteur d'en dire davantage sur la conclusion de ce roman où R. J. Ellory renoue avec la veine de ses meilleurs ouvrages (*Seul le silence*, *Vendetta*). L'auteur



britannique qui a fait des États-Unis le cadre de ses fictions possède à un haut degré l'art de construire des intrigues complexes et le souffle qu'il faut pour les développer. Ici il nous permet en plus de pénétrer profondément dans la conscience de son héros en faisant alterner des chapitres d'action avec des chapitres où Madigan soliloque sur les échecs de sa vie. Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, on ne peut que recommander la lecture de ce polar à forte densité d'adrénaline.

Yvon Poulin

Henning Mankell

LES BOTTES SUÉDOISES

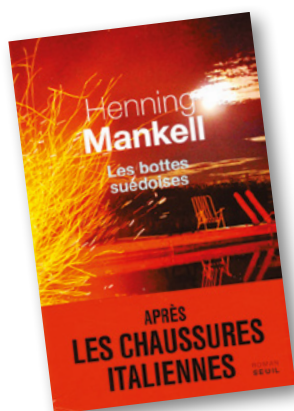
Trad. du suédois par Anna Gibson

Seuil, Paris, 2016, 352 p. ; 34,95 \$

Avant de disparaître en octobre 2015, l'immense Henning Mankell a trouvé la force d'écrire un dernier roman, *Les bottes suédoises*, terminé peu avant sa mort. L'auteur avait reçu un diagnostic de cancer début 2014 et cette année-là, pendant ses traitements de chimiothérapie, il avait écrit ses mémoires. L'ouvrage *Sable mouvant, Fragments de ma vie* était devenu son testament, aux forts accents autobiographiques. Arrivé au bout de sa vie, Mankell a voulu faire un ultime retour à la fiction et partager ses dernières réflexions sur la vie, la vieillesse et la mort. Et l'espoir.

« Le présent récit est la suite indépendante du roman *Les chaussures italiennes* », précise l'auteur en début de livre, quoiqu'on retrouve avec plaisir les personnages déconcertants des Welin, père et fille. Exilé sur un îlot de la mer Baltique, Fredrick, le médecin retraité et accusé de faute professionnelle grave, a maintenant 70 ans. Il vit de peu, isolé, mais solidaire de sa petite communauté. Une nuit d'automne, il perd tout dans un incendie. « L'aube s'est levée sur un spectacle de désolation. La belle maison de mes grands-parents n'était plus qu'un amas de ruines nauséabondes. » Ce sera une perte totale, il ne lui reste que deux pieds gauches de bottes en caoutchouc. « Je n'avais même plus une paire de bottes qui m'appartienne. »

Une fois établi le triste constat de ne plus rien posséder, ni souvenirs familiaux, ni petits objets du quotidien, ce sera dans une atmosphère de mer démontée et de tempêtes rugissantes que Welin devra rebâtir sa vie. Et tenir jusqu'au prochain printemps. Quelques personnes permettront à son cœur vieillissant



de s'émouvoir encore, par amour, par solidarité ou par amitié, dont son étrange fille au parcours étonnant, une journaliste avec laquelle il entretient une improbable relation et son fidèle ami hypocondriaque, l'ancien facteur de l'archipel.

On tombe sous le charme de l'univers nostalgique et nordique de Mankell et on revisite avec lui plusieurs des préoccupations sociales que l'auteur aura dénoncées jusqu'à la fin. Le docteur Welin est confronté au racisme et à la xénophobie, à la déliquescence sociale et à la réalité des laissés-pour-compte, à la peur malsaine, mais aussi aux forces positives de l'altruisme et de l'entraide. « Nous étions une trentaine à courir en tous sens en criant, armés de seaux et de tuyaux d'arrosage. »

Le médecin dépossédé et un peu bougon aura à reconstruire non seulement sa maison, mais ce que sera le reste de sa vie, socialement et moralement. « J'ai contemplé en passant le pommier que j'avais lavé à l'eau et au savon noir. Il avait retrouvé sa couleur d'origine, mais je ne savais pas s'il porterait un jour des fruits. » L'optimisme prudent de Mankell l'accompagne jusqu'à son départ que plusieurs pleurent encore.

Michèle Bernard

Gatien Lapointe

POÈMES RETROUVÉS

Choisis et présentés par Jacques Paquin

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2016, 224 p. ; 18 \$

Gatien Lapointe (1931-1983) est surtout connu pour son magnifique recueil *L'ode au Saint-Laurent* publié en 1963, dont on a souvent dit qu'il amorçait un mouvement de prise de parole nationaliste. Mais ces considérations politiques ont longtemps voilé la beauté et l'universalité de ce livre. Un être est jeté dans le monde et parle de son attachement à la terre, de ses désirs de transcendance, de ses espérances, d'un avenir où la mort serait abolie. Avec ce recueil, mais aussi avec *Arbre-radar* paru une vingtaine d'années plus tard, Lapointe s'est logé non pas parmi les grands poètes nationalistes, mais parmi les grands poètes tout court.

« Le monde se suicide en chaque homme », écrit Lapointe dans « Au plus clair de l'été », l'un des « poèmes retrouvés » par Jacques Paquin. Ainsi, est-ce de la même façon qu'il faut lire ce recueil posthume, en en appréciant la profondeur d'une expérience humaine révélée par l'écriture. Oui, sans doute, les poèmes réunis dans ce



livre n'ont pas tous la force des textes célébrés par l'histoire – par exemple, les premiers au ton élégiaque datant des années 1950 –, mais on y trouve presque à chaque instant la fureur de vivre qui animait le poète. Et parfois, des vers d'une puissance émouvante : « Dieu je ne peux que mourir / et j'avais toute l'immortalité d'un homme ». Il y est question de l'homme, d'un homme, constamment menacé par une mort obsédante, mais qui trouve dans la brièveté même de l'existence le sens de chacun de ces actes. Le poète signe ici son appartenance à la nature – arbres, oiseaux, animaux – avec qui il partage le même destin, bien qu'il soit « encore plus seul qu'une bête ».

Poèmes retrouvés contient tous les poèmes de l'auteur publiés en revue ainsi que des inédits, dont quelques textes posthumes. C'est l'occasion d'entrer dans l'œuvre en devenir, là où « l'eau du poème s'apprête à jaillir ».

Judy Quinn

Rachel Leclerc

BERCER LE LOUP

Leméac, Montréal, 2016, 188 p. ; 22,95 \$

Bercer le loup trace le destin tragique de Louis Synnott, qui aurait pu être heureux si on l'avait laissé tranquille, entouré qu'il était d'une femme aimante et de quatre beaux enfants dans cette maison issue de son rêve, une maison construite de ses mains comme une œuvre d'art (il est ébéniste), une maison enracinée dans le sol qui l'a vu naître. Une maison que des fonctionnaires brûlent parce qu'un gouvernement a décidé qu'il fallait exproprier les habitants de ce bout de terre pour en faire un parc national. Celui de Forillon. Ce roman ne cherche pas à raconter les expropriations qui ont eu lieu au début des années 1970, mais à illustrer ce qui pourrait arriver quand une personne perd le sens de sa vie.

Louis n'a pas été capable de résilience : il est ce loup solitaire qui hurle à la nuit et qui s'imagine qu'André Le Sueur, le fonctionnaire qui a mis le feu à sa maison au nom du gouvernement, rôde la nuit dans sa « nouvelle » cour. Il a transmis sa rancœur devenue obsession à sa fille, Marina, celle qui est née dans un champ lors d'un accouchement déclenché par le feu qui consumait la maison. Marina qui, moins de vingt ans plus tard, donne naissance à Janice, qu'elle laisse en bas âge à sa mère, fuyant une atmosphère familiale hantée par la fixité du père, qui leur laisse en héritage la haine de cet André Le Sueur et de sa descendance. Janice, qui décidera de venger son grand-père en voulant détruire Ulysse, le fils d'André.

Une tragédie grecque avec pour décor une Gaspésie blessée, mais qui se termine sur une note d'espoir : les blessures passées peuvent se cicatriser et donner naissance à un meilleur monde. Ce qui n'enlève rien à la brutalité des expropriations. Mais l'homme ne peut pas vivre toujours dans le ressentiment.

Rachel Leclerc bouscule la chronologie des événements, passe du passé au présent, ne donne aucun signe de dialogue, centre chacun de ses chapitres sur un des personnages et



ajoute même quelques notes d'humour (les pensées d'un original quand il regarde la route). Leclerc est une styliste et ses stratégies d'écriture, nombreuses et judicieuses, colorent son récit de multiples façons. Par exemple, le choix du présent comme temps de base pour certains chapitres et du passé pour d'autres oriente le lecteur dans la reconstitution du fil des événements sans qu'il s'en aperçoive. Elle interpelle Louis dans les cha-

pitres qui lui sont consacrés en utilisant un « tu » qui semble naître de sa conscience, s'infiltrer dans l'âme troublée de Janice, met en scène la vie d'un Ulysse marqué par le rôle que son père avait joué dans les expropriations. Ses personnages sont attachants, finement campés et mis en lumière dans des scènes révélatrices de leur nature.

David Lonergan

Michel Rio

RONDE DE NUIT

ESSAI AVEC PERSONNAGES

Sabine Wespieser, Paris, 2016, 113 p. ; 28,95 \$

Prolifique, inclassable, incisif ; s'agissant de Michel Rio, la liste pourrait être longue et tout aussi imprécise, incomplète qu'inutile. À preuve, cet essai avec personnages qui a pour titre *Ronde de nuit*. Le titre évoque aussitôt le tableau de Rembrandt mettant en scène la milice bourgeoise des mousquetaires d'Amsterdam où le contraste d'ombres et de lumière nous plonge dans une atmosphère plus sombre que lumineuse. Le propos de cet essai avec personnages, qui fait tantôt référence à des personnes réelles et tantôt à des êtres fictifs, prend ici la forme de six conversations entre valeureux représentants du monde occidental en déperdition qui se désolent de cet état de fait, tout en se livrant à un dernier baroud d'honneur.

La première conversation se déroule sur les quais de la Seine entre un ex-banquier devenu clochard à la suite du dernier krach boursier et un journaliste qui croit encore aux vertus dénonciatrices pour sauver le capitalisme, à tout le moins le réhabiliter et, pourquoi pas, racheter le banquier (l'ironie est ici donnée comme on donne le la en musique). « Tu n'as jamais entendu parler de la privatisation des profits et de la sociali-

sation des pertes? demandera le premier au second. Quand la bulle explosera, j'évalue les pertes de CIBEL (*Confidential Investment Banking for Enterprise and Leadership*) à environ cent milliards de dollars. » Et la bulle a explosé, comme nous le rappelle Michel Rio, non sans évoquer au passage à qui l'explosion a profité : les compagnies de courtage, les banques et autres milices bourgeoises chargées de protéger les avoirs des petits épargnants. La dernière conversation nous ramènera sur les quais de la Seine où se retrouveront cette fois notre banquier et le sénateur Basil Barnaby Bushout, mais avant de conclure poursuivons dans l'ordre, ou à tout le moins ce qu'il en reste aux yeux de Michel Rio.

La seconde conversation nous entraîne au cœur d'un débat dont l'issue, perceptible, en inquiète aujourd'hui plus d'un : l'avenir de l'Europe. Qu'advient-il de ce projet, de ce rêve



conçu et élaboré à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour éliminer une fois pour toutes la guerre sur le sol européen ? Le dialogue s'établit entre une députée européenne et le même journaliste que précédemment qui, cette fois, s'efforce de cerner les forces en présence et l'aboutissement des luttes opposant le Parlement européen et les mouvements d'extrême droite. Le constat est

tout aussi sombre et sans appel avec, au passage, de cinglantes piques à l'endroit des politiciens dont les valse-hésitations ne sont pas sans rappeler l'orchestre du *Titanic*. « Beaucoup semblent considérer le Parlement européen comme une sorte d'exil. Pire, de poubelle ou de dépotoir où les partis peuvent jeter aimablement ceux de leurs responsables devenus inutiles ou encombrants. » Le constat est aussi sombre que celui du premier tableau.

Littérature et théologie ne sont pas ici en reste, Michel Rio livrant par dialogues interposés sa pensée sur la mort du roman et la multiplication des prix littéraires, comme sur l'origine du monde et son avenir prévisible. « Le fait pour un roman d'avoir échappé à un prix deviendra bientôt une curiosité et un argument publicitaire. » Le ton est toujours aussi mordant, brillant et cynique. Dans chacune des conversations, le recours sans mesure à la vodka et au cannabis permet aux protagonistes de continuer à surfer à la surface d'un monde dont la survie ne peut plus reposer sur une simple ronde de nuit. Au rythme où vont les choses tant en Europe qu'en Amérique, on craint de devoir donner raison à Michel Rio : « [...] la bêtise est la chose du monde la mieux partagée ».

Jean-Paul Beaumier

Alain Pierre Boisvert

MÉPAPASONLÀ

David, Ottawa, 2016, 221 p. ; 21,95 \$

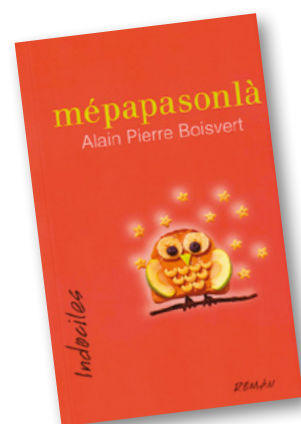
Mathu se souvient de ce qui lui semble être la période la plus importante de sa vie. Ou du moins de celle dont il veut léguer le souvenir à son fils. Alors il raconte dans un journal son passé, allant d'anecdotes en événements, d'émotions en fous rires, sans trop tenir compte d'une stricte chronologie. Ainsi court *mépapasonlà* d'Alain Pierre Boisvert, dont le titre n'est pas sans évoquer le « Papaoutai » de Stromae, tout en lui offrant une réponse positive.

Mathu a connu le grand amour avec Ricky, un journaliste qui travaille pour une station que l'auteur n'identifie pas, mais qui ne peut être que Radio-Canada. Ricky, un Acadien originaire de Cocagne, à la langue ensoleillée par le vernaculaire local quand il se sent libéré des contraintes linguistiques de son emploi : les scènes de dialogues sont alors pur délice. Ricky qui lors d'une « beuverie » en Jamaïque a dans un instant de confusion fait un enfant à Melina Walanda. Il n'en sait rien jusqu'au jour où il reçoit une lettre du ministère de la Justice jamaïcain l'avisant que Melina est morte des suites de la naissance de son fils Jacob maintenant âgé de sept mois et où il est invité à reconnaître sa paternité. L'hésitation est de courte durée : dès qu'ils voient l'enfant, les deux conjoints décident de le reconnaître pour l'un et de l'adopter pour l'autre. Tout le roman se construit autour de cette nouvelle.

Élever un enfant qui a deux papas est un défi que relèvent avec brio, humour et délices les deux hommes. De fait, ce roman est un hymne à l'amour : l'amour des amants, l'amour parental et l'amour filial. Occasion, aussi, de s'attaquer aux préjugés de toute nature, de l'homophobie au racisme (Jacob est noir).

Mathu – Matusalem de son vrai prénom parce que ses parents souhaitaient qu'il vive longtemps – est un fin observateur de la vie et conte avec ravissement et tendresse la vie du trio. Les scènes qui racontent leurs mésaventures avec la travailleuse sociale puis avec la cour de justice sont un morceau d'anthologie d'humour satirique. Mais Mathu peut aussi exprimer ses émotions, car « entre les rires, les larmes se versent mieux ».

Quelques failles chronologiques se faufilent dans l'œuvre



(c'est dommage), mais cela n'enlève rien au plaisir de lecture : on ne s'en aperçoit qu'à la fin.

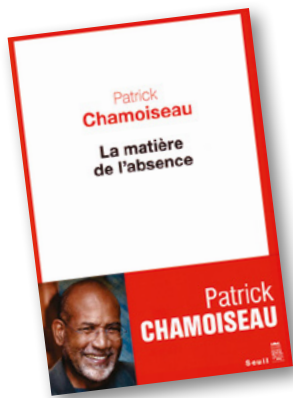
David Lonergan

Patrick Chamoiseau

LA MATIÈRE DE L'ABSENCE

Seuil, Paris, 2016, 364 p. ; 34,95 \$

« Nous la voulions immortelle, alors nous lui inventions des chemins de lumière, une bacchanale de souvenirs, d'objets concrets, reliques et sensations. » L'absence dont il est question ici est celle de la mère. L'annonce de la mort de Man Ninotte plonge dans la stupeur la « grappe » familiale, y compris le narrateur. Celui-ci tente des années plus tard de compenser la perte, tissant autour de l'absence, à même la « matière de l'absence », une toile littéraire méditative, à la fois réjouissante et attendrie.



La figure de la mère inspire à Patrick Chamoiseau un cha-

pelet de réminiscences, tantôt sur le mode de la rumination, tantôt en forme de réflexion à voix haute échangée avec « la Baronne », sa sœur aînée. Le proluxe narrateur, affectueusement nommé « négrillon » par sa grande sœur, semble tout au long de son témoignage chercher l'approbation de celle à qui revenait, au temps de la vie en famille, la délégation de l'autorité parentale. La Baronne se souvient-elle des bouquets disposés sur la table recouverte de la belle nappe des dimanches ? Sur le coup de la question, l'aînée se dit amusée de la manie du cadet, le littéraire, à exagérer l'importance de tant de détails. Pourtant, tout comme le lecteur est progressivement conquis, au fil de la narration, par la quête de signifiante entre les êtres et les choses, la mémoire de la Baronne sera ravivée. Elle se souviendra même du poème, oublié par le narrateur, récité par l'un des enfants, au moment où les autres de la grappe étaient sans voix autour du cercueil de la mère.

Dans une langue foisonnante et finement ouvree, ce livre met au jour quelques traits singuliers de la culture créole de Martinique, tout en faisant voir aussi son appartenance aux Caraïbes, aux Amériques, à l'Afrique et, enfin, à l'universel. Au-delà des images à savourer, Patrick Chamoiseau nous convie à une appréhension de l'expérience humaine sous le signe de la continuité. Pour un peu, on y verrait une libre voie d'accès à la sagesse.

Gérald Baril

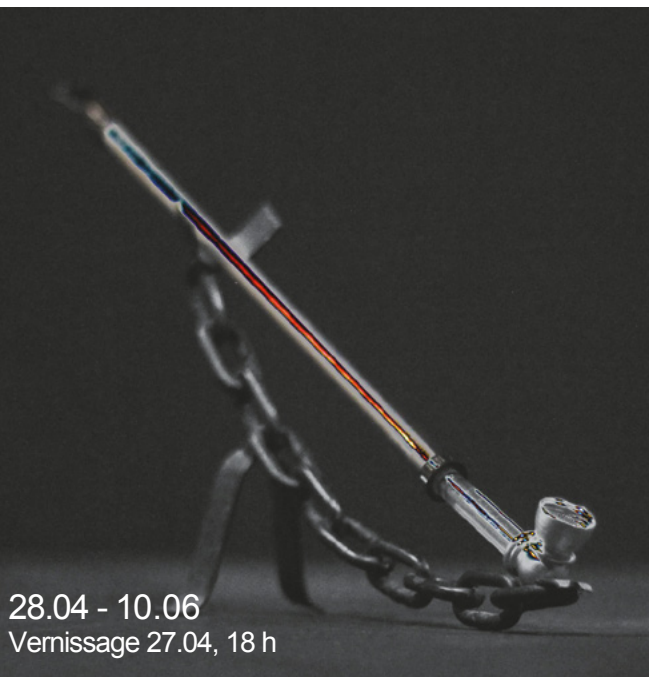


diagonale

MATÉRIELLEMENT RIEN POTENTIELLEMENT TOUT

GUILLAUME ADJUTOR PROVOST

-



28.04 - 10.06
Vernissage 27.04, 18 h

-

Diagonale
5455 av. de gaspé / rdc #110 - Montréal
artdiagonale.org

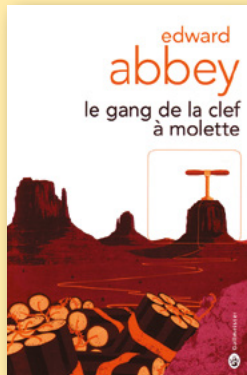
Edward Abbey

LE GANG DE LA CLEF À MOLETTE

Trad. de l'américain par Jacques Mailhos

Gallmeister, Paris, 2016, 491 p. ; 19,95 \$

À sa première publication en 1975, *Le gang de la clef à molette*, traduction de *The Monkey Wrench Gang*, a connu un tel succès que l'expression « *monkeywrench* » est passée dans le vocabulaire usuel pour désigner un acte de sabotage écologique. Le gang en question est composé de quatre individus fort dissemblables. Il y a le Doc Sarvis, dit le « mecène de la vengeance », et sa jeune amante Bonnie Abzug, une hippie rêveuse flottant d'ordinaire parmi les hautes sphères de son « empyrée cannabique ». Puis à l'occasion d'une expédition sur le Colorado, le couple fait la rencontre de Seldom Seen Smith, mormon polygame de l'Utah, et de George W. Hayduke, un ancien vétéran revenu légèrement perturbé du Vietnam, semant derrière lui, tel un petit poucet égaré, ses éternelles canettes de Schlitz qu'il écluse d'un seul coup de poignet.



Au cours de l'un de ces dialogues nerveux qui émaillent le roman-culte d'Edward Abbey, l'équipage convient de former une cellule d'écoterroristes destinée à freiner la mainmise grandissante du développement technologique sur le désert. Dès lors, routes, panneaux, rails, machinerie industrielle, tout pète, craque, se coupe et se détraque sur leur passage. Les autorités soupçonnent d'abord un groupuscule rebelle de la tribu shoshone, mais l'évêque de Blanding, J. Dudley Love, n'est pas aussi dupe. Épaulé par son équipe de Recherches & Secours, il poursuit le gang de Glen Canyon à la forêt nationale de Kaibab, de Natural Bridges National Monument aux confins de Painted Desert. Et entre deux courses-poursuites, le romancier nous sert en prime la descente en rappel d'une Jeep à l'aide d'un treuil...

Edward Abbey est un drôle de zig, tout comme la valse de personnages disjonctés qui anime son *road novel* écologique. La petite histoire veut d'ailleurs qu'il ait, au moment de recevoir une distinction littéraire, décliné la récompense, ayant prévu le jour même une randonnée nautique. Elle veut encore qu'il ait été, après sa mort et à sa demande, enterré illégalement dans le désert, quelque part entre les mesas empourprées et les arroyos taris des paysages jurassiques qu'il décrit avec une rare virtuosité. Ses exercices de « destruction créative » offrent un cocktail explosif d'irrévérence, d'intelligence et d'humour à lire absolument, mais à manipuler avec prudence. Car *Le gang de la clef à molette*, c'est ni plus ni moins que cela : de la dynamite.

David Laporte

Marie-Ève Sévigny

SANS TERRE

Héliotrope, Montréal, 2016, 266 p. ; 22,95 \$

Sem terra, c'est le surnom de Gabrielle Rochefort, personnage central du polar écologiste de Marie-Ève Sévigny ; c'est aussi le nom du mouvement des travailleurs ruraux sans terre du Brésil. Rochefort est une militante, une activiste, que ses adversaires qualifient de terroriste écologiste. Sortie de prison après un coup d'éclat devant la propriété d'un ministre, elle se rend sur l'île d'Orléans où elle travaille avec un groupe de saisonniers mexicains. Exploitation des travailleurs et des ressources naturelles, racisme, capitalisme sauvage, voilà une série de thèmes au centre du récit. Mais c'est sans oublier ce qui en est peut-être le cœur : la corruption.

La trame est habile, les choix narratifs efficaces et l'intrigue tient en haleine. Les intervenants étant très nombreux entre

la population de l'île, les joueurs politiques et économiques, les nombreux policiers mêlés à l'enquête, par moments la multiplication des trames secondaires nous égare un peu. Mais c'est surtout la qualité de l'écriture de Marie-Ève Sévigny qui nous happe, particulièrement dans les passages narratifs qui sont plus réussis que certains dialogues peu vraisemblables. Il semble improbable, par exemple, que qui que ce soit utilise l'expression « graisser la patte », à la première personne comme dans la réplique d'un attaché politique corrompu : « Je me suis fait graisser la patte plus souvent qu'à mon tour... » Même dans



l'intimité, les voleurs à cravate conservent probablement une certaine langue de bois pour se mentir à eux-mêmes sur leurs intentions.

Mais il s'agit de détails qui ne ternissent pas la lecture. Le dénouement de l'intrigue, bien qu'un peu improbable, a le mérite de contourner la plupart des clichés du genre. Parlant de clichés, Marie-Ève Sévigny parvient aussi à présenter des points de vue et des idées sans que ceux-ci transforment son récit en roman à thèse. N'empêche, il est difficile de ne pas acquiescer quand l'auteure écrit qu'il « arrive un moment où ce n'est plus le crime qui devient le plus difficile à avaler, mais l'arrogance de son *modus operandi* ».

Voilà qui résume bien la proposition : il s'agit d'un polar sur l'arrogance où la justicière la cultive autant que ses ennemis.

Catherine Voyer-Léger

Hans-Jürgen Greif

COMLOTS À LA COUR DES PAPES

L'instant même, Québec, 2016, 249 p. ; 19,95 \$

La très belle couverture de *Complots à la cour des papes* illustre élégamment les trois novellas de l'écrivain Hans-Jürgen Greif. Représentant un détail d'une des fresques du Siennois Ambrogio Lorenzetti dites *Les effets du bon et du mauvais gouvernement*, elle appuie la thèse du professeur émérite en littératures allemande et française, retraité de l'Université Laval. Cet Allemand d'origine a consacré son quinzième ouvrage de fiction aux abus de pouvoir exercés par la papauté à la Renaissance.



Greif a choisi des conspirations « qui ont eu pour objectif la mort d'un pape ou celle de son ennemi » pour étayer son propos : « Jamais la soif du pouvoir, la cupidité, l'égoïsme des princes n'ont triomphé

aussi insolemment ». Les complots ont eu lieu entre le XIV^e et la fin du XVI^e siècle, soit du début de la Renaissance italienne à l'apogée de cette bouillonnante époque qui se termine avec l'émergence à Rome de la Contre-Réforme et du Baroque, en réponse à la Réforme protestante amorcée par Martin Luther.

Anagni, près de Rome, 1303. Dans « Le couteau sur la gorge », le pape et bienheureux Benoît XI raconte la triste fin de son prédécesseur, Boniface VIII. Menant une lutte féroce à Philippe IV dit le Bel pour la suprématie de l'Église, le pape se serait laissé mourir de honte après avoir été chassé de Rome,

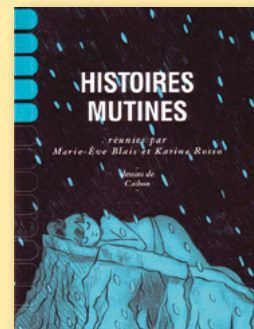
Réunies par Marie-Ève Blais et Karine Rosso

Dessins de Cathon

HISTOIRES MUTINES

Remue-ménage, Montréal, 2016, 151 p. ; 15,95 \$

Le collectif *Histoires mutines* dirigé par Marie-Ève Blais et Karine Rosso cherche à lier politique et fiction, à associer le féminisme, la sensibilité anarchique et la prise de parole des femmes. C'est une entreprise assez originale que de camper aussi délibérément le champ de la création dans l'intersection entre des récits individuels, une parole commune et une orientation pour transformer le réel. Le projet publié aux éditions du Remue-ménage permet ainsi de saisir l'émergence d'une parole collective (en cernant les concordances dans les démarches) et celle de voix singulières, puisque la majorité des auteures en sont encore à leurs débuts (souvent prometteurs).



Deux choses frappent d'emblée dans ce collectif. D'abord, la parole politique de ces femmes est une mise en scène du corps privé, d'un rapport ambigu, et à interroger, avec les attentes sociales vis-à-vis des jeunes femmes qui prennent la parole. Si le privé est politique, ces auteures cherchent précisément à révéler comment la contrainte du corps vient les chercher au plus profond de leur intimité. Cela donne des récits qui oscillent entre désir d'affirmation, manifestation

puis giflé par un envoyé du roi de France. « Aucun homme élevé comme moi dans la dignité et l'honneur ne survit à une telle vexation. »

Florence 1478. Le cardinal Raffaele Riario, parent du pape Sixte IV, est le narrateur du texte « Le serpent et le pouvoir », qui relate la conspiration d'assassinat de certains membres influents de la famille de' Medici. Accusé de participation au complot, Riario est emprisonné, spolié, mais pardonné. Il « eut la joie de voir accéder au trône son petit-cousin [...] qui prit le nom de Jules II » et avec lui, déployer « sa passion pour le développement des arts ».

Rome 1517. Don Severo Varini était proche des cardinaux qui ont tramé pour faire éliminer Léon X, un autre de' Medici, et il en rapporte les événements dans « Orgueil et cupidité ».

du doute et colère larvée. Ensuite, presque tous les textes présentent une forme similaire : dans un lieu peu défini, un protagoniste anonyme prend la parole pour camper le trouble ressenti par la présence de l'autre à qui l'on s'adresse souvent (dans des récits écrits au « tu ») pour y dégager des formes de violence et de contraintes, notamment sexuelles. L'autre demeure souvent indifférencié, comme si c'était moins un type de récit axé sur la vengeance qu'une remontée dans la tension, dans les nœuds des scripts normatifs. L'insistance sur les indéterminations permet de rejouer l'optique politique de ce collectif, moins dans l'engagement concret que dans la perspective d'une adresse à l'autre. Ces auteures veulent mettre au jour l'autre récit de la violence intégrée. À ce compte, il n'est pas inopportun d'inscrire le collectif dans le mouvement plus général de prise de parole des femmes comme dans #AgressionNonDénoncée.

Les onze nouvelles du collectif laissent surgir des voix fortes et quatre semblent se dégager de l'ensemble. Maryse Andraos cerne en quelques pages les trajectoires de deux femmes d'une même famille, séparées par les générations, la culture, les lieux et elle le fait pour réinscrire une certaine sororité. Iraïs Emmanuelle mêle graphisme, littérature, préjugés pour nous surprendre avec une finale décoiffante, mais pleinement en concordance avec le propos. Rosalie Lavoie explore le trouble de manière très concrète grâce à une maîtrise forte de l'écriture au « tu » et à une précision dans la narration, le tout lors d'un voyage touristique à Cuba. Karine Rosso, quant à elle, joue sur la mémoire du militantisme et la recomposition des solidarités féminines pendant un trajet en autobus qui donne un sens autre à la notion d'intimité.

Michel Nareau

Le pape était un autre grand protecteur des arts, mais fort dépendant, il eut recours à la vente d'indulgences pour refaire sa fortune. Il s'attira les foudres de ceux qui, comme Luther et Calvin, dénonçaient ce triste commerce. Ainsi conclut Varini : « Je vais quitter Rome pour quelque temps. Je veux entendre Luther ».

Plusieurs fois lauréat du Prix de création littéraire Bibliothèque de Québec-Salon international du livre de Québec, l'érudit professeur Greif possède bien ses sujets. Son écriture est précise, sa narration, riche. Les férus d'histoire et fervents de la Renaissance apprécieront sa rigueur, mais devant l'abondance de détails et le chassé-croisé d'informations, les lecteurs peu au fait de cette fascinante période pourraient mal s'y reconnaître.

Michèle Bernard

Charles Dionne

LA MAIN INVISIBLE

Le Quartanier, Montréal, 2016, 102 p. ; 17,95 \$

Cofondateur avec Fabrice Masson-Goulet du site Poèmes sales, Charles Dionne publie pour la première fois sous l'étiquette du Quartanier, après avoir fait paraître à La Tournure *D'espoir de mourir maigre* (2013), qui avait été finaliste au prix Émile-Nelligan. *La main invisible* s'intéresse aux « trivialités » de l'individu moderne, pour reprendre le titre d'un fameux recueil de Michel Beaulieu dont on sent sous certains aspects l'influence. Bien sûr, à plusieurs années de distance, les référents ne sont pas les mêmes, mais ces deux poètes évitent chacun les hauteurs spirituelles pour tenter d'extraire de la banalité du quotidien la matière d'une poésie. Un quotidien, plus précisément, qui ne sort jamais de lui-même, engoncé dans sa mécanique journalière. C'est aussi dans la musique de ces textes narratifs, faite d'enjambements et d'ellipses, qu'on reconnaît le style beaulieusien. Mais la comparaison s'arrête ici, Charles Dionne créant un univers proprement contemporain. « [...] j'agite la main dans la caisse de douze / presque vide j'ai sous-estimé / pour la deuxième fin de semaine consécutive / la soif qu'il me faut assouvir / pour arriver à faire le vide / pour encaisser une saison complète / de *Suits* ». Au bout de cette centaine de pages émerge un portrait assez désespérant du professionnel trentenaire : son travail – « je sais où je me trouvais il y a dix ans / tout est dans mon agenda en ligne » –, ses relations médiocres avec les femmes, ses vacances, ses appareils technologiques. Le luxe et la superficialité des rapports humains le laissent souvent insatisfait, bien qu'il y trouve une forme de sécurité. Ce double regard, à la fois critique et légèrement inconscient, donne de la saveur à cette voix.

À ratisser l'ordinaire, le danger était de s'empêtrer dedans. Cela arrive ici et là, mais rien qui ne gâche la lecture (par exemple : « [...] je me jette dans le ménage / repasse mes chemises / change l'orientation du divan / les courants existent la douleur / disparaît comme par magie le désordre / chez moi c'est la conséquence / du désordre en soi »). L'humour de Charles Dionne n'est pas étranger au plaisir que l'on prend à lire cette suite. Aussi, la découpe des vers, par son rythme, nous conduit sans effort d'un poème à l'autre. Une poésie, donc, tout le contraire de transcendante, mais vivante et parfois clairvoyante.

Judy Quinn



Francis Rose

S'EN ALLER

Montréal, Leméac, 2016, 198 p. ; 21,95 \$

Une femme sans âge roule vers un cul-de-sac couronnant l'une des ramifications solitaires de la 389 Nord, trois heures passé Baie-Comeau. Elle éteint sa voiture au bout du chemin, en sort laborieusement. Secouée par une quinte de toux, elle crache de sombres filets de sang dans la neige immaculée qui tapisse le sol durci par le gel. Elle réussit malgré cela à marcher plusieurs kilomètres avant de s'éteindre doucement, entourée d'une ronde de caribous, la bouche crispée par le froid, figée sur un dernier soupir de soulagement.

Quelques jours plus tard, son fils, narrateur de *S'en aller*, premier roman de Francis Rose, apprend la nouvelle par les services de la Sûreté du Québec. Afin de répondre aux dernières volontés de sa mère, il entreprend de rejoindre Baie-Comeau et d'y récupérer les cendres de la défunte dans le but de les disperser dans son jardin. Pour mener à bien son projet, il fait appel à son père, avec qui il entretient depuis sa jeunesse

des rapports troubles. Professeur affairé, écrivain renfrogné, homme austère et complètement inapte à assumer son amour paternel, celui-ci l'accompagne à reculons.

Cette mort laisse bien des questions en souffrance. À la recherche d'indices, le fils tente de se souvenir, amorce parallèlement à ce voyage sur la Côte-Nord une « randonnée dans le passé », à l'affût de signaux annonciateurs de ce décès brutal. La vérité est que sa mère reste pour lui une page

blanche, indéchiffrable, petit bout de femme ayant limité ses rapports interpersonnels, coupée du monde par tous les livres qu'elle fréquentait compulsivement. Pour se faire à l'idée de son départ, le narrateur devra donc lui imaginer un passé fait d'errances et d'amours tragico-sublimes avec un certain Kalo Frimm : « Tout est histoire », écrit-il, « Tout se raconte. La mémoire appelle le souvenir, le souvenir appelle la fiction ».

Entre ces épisodes inventés et le pèlerinage routier, la stratégie des retours en arrière fait peu à peu la lumière sur la dynamique conflictuelle des relations entretenues par les membres de cette famille éclatée. Particulièrement efficace à communiquer les états d'âme de personnages toujours crédibles, Rose, dont tout le soin porté à l'écriture demeure inentamable, multiplie par contre les anecdotes de voyages,



Anne Guilbault

PAS DE DEUX

XYZ, Montréal, 2016, 107 p. ; 18,95 \$

Malgré ce que suggère son titre, le dernier livre d'Anne Guilbault nous entraîne loin de l'univers fantasmagorique du ballet. *Pas de deux* est un roman choral qui se déploie autour d'un suicide survenu pendant une journée de chaleur accablante, dans une petite bourgade anonyme.

Une jeune femme craque pour une raison en apparence anodine, pour une autre « miette de bonheur volée », et se jette en bas d'un pont sous le regard impuissant de plusieurs personnes. Le roman prend forme à travers les récits de ces témoins, entre lesquels sont intercalées les dernières pensées de la serveuse qui s'est tuée après avoir roulé sans but pendant des heures. Une partie de l'histoire raconte cette dérive, un parcours qui relève à la fois de l'abandon et d'une tentative pathétique de se raccrocher à quelque chose. En fait, Marie veut s'échapper d'un gouffre plus effrayant que la mort : celui d'une vie où on ne se sent pas exister.



de vacances, etc., qui finissent par prendre le dessus et diluer l'intérêt porté au récit premier de la quête.

David Laporte

Mordecai Richler

LE CAVALIER DE SAINT-URBAIN

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2016, 566 p. ; 34,95 \$

Paru en 1971, ce corrosif ouvrage de Mordecai Richler reprend vie grâce à l'énergique fluidité de la traduction offerte par Lori Saint-Martin et Paul Gagné. Leur texte répercute sans fausse pudeur les pensées minutieusement obscènes des personnages de Richler, sans jamais émousser les traits de l'auteur en direction d'une large gamme de sociétés. Même s'il exerce ainsi toute sa verve, le *grand provocateur* suscitera des réactions

Cet élan débridé d'un être conscient de sa dissolution, ce soubresaut de désir avant le moment fatal est peut-être évoqué dans le titre énigmatique qu'Anne Guilbault a choisi pour son roman. Citant en exergue le chorégraphe Maurice Béjart, l'écrivaine présente le pas de deux comme « un moment à la fois dramatique et lyrique ». D'ailleurs, son histoire, même si elle est composée de fragments, trouve son unité grâce à cette tension qui agit comme un fil invisible. On observe non seulement le jeu des polarités dans ce drame qui allie questionnements existentiels et sensualité, mais aussi un jeu de miroirs. Ceux qui ont assisté à la mort de Marie se rappellent leurs propres pertes, leurs défaites, leurs malheurs, tels des échos dans leur conscience. Certains connaissaient la serveuse, de près ou de loin, d'autres étaient des forains de passage qui avaient fait la fête avec la jeune femme la veille.

Racontant une histoire campée dans un village inventé, dans un contexte qui se soustrait parfois aux préoccupations réalistes avec la visite d'une troupe de saltimbanques d'une autre époque, ce livre d'une centaine de pages parvient à donner forme à un univers, à y faire naître l'émotion. Réussi dans l'ensemble, il possède une cohésion, alors que plusieurs des récits rassemblés sont des nouvelles publiées il y a plusieurs années, comme l'indiquent quelques notes de bas de page plus ou moins discrètes. L'écriture, qu'on sent à la fois intuitive et travaillée, traite avec beaucoup de finesse le vacarme intérieur qui germe très souvent dans les vies trop tranquilles. Une réflexion à la fois belle et douloureuse sur la vie et ses profondeurs insoupçonnées.

Marie-Ève Pilote

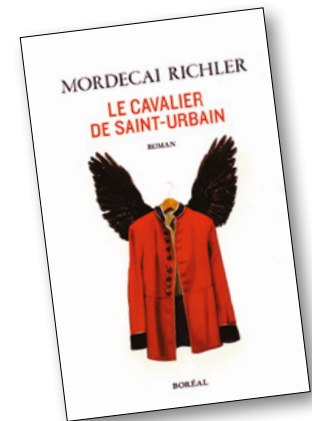
plus tempérées qu'à l'époque où la verdure faisait lever de rentables indignations.

Au cœur du *Cavalier de Saint-Urbain*, Jake Hersh, talent et réussite dans la bonne moyenne. Mariage paisible épanoui en trois enfants, jusqu'à ce qu'une plainte d'agression sexuelle infondée le chasse de ses stabilités. Si le salut lui est encore accessible, il l'obtiendra en vivant par mimétisme dans un mythe glorifiant son cousin Joey : « Moins son travail lui procurait de satisfaction [...] et plus il parlait de son cousin Joey, se demandant où il se trouvait, qui il était, au fond, bizarrement convaincu que Joey détenait les réponses à ses questions ». Qu'ont en commun ces deux étrangers ? La rue Saint-Urbain, autrefois patrouillée par le jeune Duddy Kravitz et lieu de tension entre adolescents juifs et canadiens-français. Douze ans séparent *L'apprentissage de Duddy Kravitz* et *Le cavalier de Saint-Urbain* (1959 et 1971), soit le temps de recréer Saint-Urbain et

ses héros dans l'esprit de Jake. Étoffer le panégyrique de Joey devient la raison de vivre de son cousin désemparé.

Avec le temps, le Québec francophone a peut-être un peu durci son épiderme. Au lieu de tenir Richler pour un obsédé voué à discréditer le projet souverainiste, on le perçoit mieux comme ce qu'il est : un sagittaire en mal de cibles. On a appris que Richler pratique le sarcasme à temps complet et que ses cibles les plus meurtries font partie de son propre monde. « Tout comme certains homosexuels s'attirent les bonnes grâces des hétéros en racontant les blagues homophobes les plus méchantes, Jake et Luke se mettaient à l'abri du ridicule en allant au-devant des coups, à grand renfort de récits où ils tournaient leurs compatriotes en dérision. » Richler savoure trop ses étripages pour en limiter la distribution.

Laurent Laplante



Renaud Jean RÉNOVATION

Boréal, Montréal, 2016, 134 p. ; 18,95 \$

Après *Retraite*, un recueil de nouvelles publié chez Boréal en 2014, Renaud Jean fait paraître *Rénovation*, son premier roman. D'emblée, les lecteurs de son dernier ouvrage sont plongés dans une atmosphère onirique et orwellienne, où l'existence – en tout cas celle des citoyens lambda – est entièrement sous le contrôle d'une autorité toute-puissante digne de Big Brother. Le protagoniste, qui vivait reclus et dont on ignore l'identité, voit tout à coup son appartement capitonné envahi par deux ouvriers dépêchés afin de le rénover. Au fil de leur travail, ils lui laissent de moins en moins d'espace, dans un appartement de plus en plus attrayant, et celui-ci finit par se réfugier sous la table de cuisine. Chassé de chez lui, il traîne pendant un an dans les parcs et bibliothèques publics. Période au terme de laquelle il se fait arrêter et aboutit dans un « Centre » où il retrouve ses deux ouvriers, qui entreprennent maintenant sa rééducation et le contraignent à un stage non rémunéré. Stage au cours duquel une brève tentative de rébellion tourne court.

Le Centre est bientôt transformé en parc d'attractions (YOLO Aventures) qui, tel un cancer fulgurant, croît sans cesse et où le narrateur en arrive à travailler – sans rémunération – comme conducteur du Monorail. Le Centre devient son univers, sur lequel il n'a aucune prise et où l'autorité dé-



cide de tout, sans jamais qu'il soit informé des décisions et modifications qui vont affecter son travail, son horaire et sa vie. Un univers dans lequel évoluent des gens de différentes classes – retraités, propriétaires d'appartements, patrons, employés rémunérés, employés « bénévoles » – qui, selon leur statut, jouissent de privilèges divers ou, comme le protagoniste, n'ont aucun droit, obéissant sans discuter. Cet univers n'est pas sans rap-

peler celui qui prend de plus en plus forme dans le monde d'aujourd'hui, à mesure que les disparités économiques et sociales s'accroissent et que l'autoritarisme gagne dangereusement du terrain.

Qu'advient-il, finalement, de ce citoyen ordinaire ? Quel sort l'autorité lui réserve-t-elle lorsqu'elle n'aura plus besoin de ses services, pourtant gratuits ?

Rénovation est un roman qui porte à réfléchir.

Gaétan Bélanger

Nathalie Babin-Gagnon

L'ABSENT

XYZ, Montréal, 2016, 256 p. ; 24,95 \$

L'absent est le troisième roman de Nathalie Babin-Gagnon, bien connue comme journaliste par les auditeurs de Radio-Canada. Anna, Québécoise issue d'un milieu bourgeois, est devenue à 40 ans une brillante analyste financière à New York, alors que son frère Bertrand, ennemi du système capitaliste, a choisi de travailler dans une ONG. Cet ex-décrocheur, qui a obtenu son diplôme d'ingénieur grâce à sa sœur aînée, construit des puits en Afrique. Ils communiquent régulièrement par courriels. Or, soudain, les messages du coopérant cessent. Inquiète, Anna se décide à partir pour ce continent qu'elle déteste. Des passages du journal de Bertrand permettent de comprendre l'affection qui unit ces deux personnes malgré leurs divergences d'opinion.

Le voyage en avion qui comporte plusieurs escales exaspère Anna. Une voiture qu'elle n'a pas commandée l'attend à son arrivée à l'aéroport. C'est le premier d'une série d'événements mystérieux. Le patron de Bertrand, un vieil Africain qui s'exprime dans un style fleuri, ne lui donne aucune explication valable sur l'absence de son employé. Le logement de fonction dans lequel il habitait a été vidé. Un soir où Anna soupe à

Abonnez-vous !

- ✓ Quatre numéros par année dans votre boîte aux lettres
- ✓ Accès à tous les contenus de nuitblanche.com

- plus de 10 000 textes et images
- exclusivités Web
- compatibilité téléphones et tablettes

Magazine papier + Web = **34 \$** seulement (1 an, taxes incluses)

Abonnement en ligne : www.nuitblanche.com

ou abopub@nuitblanche.com

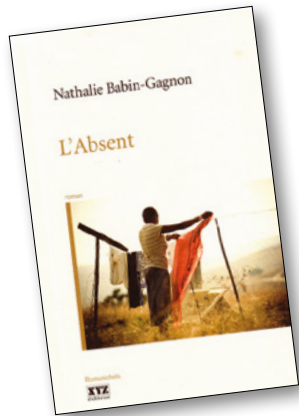
ou 418 692-1354

Suivez-nous sur  *Nuit blanche magazine*



NUIT BLANCHE
magazine littéraire

l'hôtel, une femme vient s'imposer à sa table. Morgane Beau de Loménie, véritable caricature de la vieille noblesse française, se garde de lui révéler que son fils Georges travaillait avec Bertrand. Or, les deux jeunes hommes ont disparu en même temps. Alors que l'héroïne est parvenue, non sans mal, à retrouver une prostituée dont elle pense qu'elle a un lien avec Bertrand, la jeune femme est assassinée sous ses yeux. La clef qu'elle réussit à lui remettre, avant de mourir, permet à Anna



de trouver le journal de son frère. Celui-ci lui a indiqué avec un code secret l'endroit où il se rend. La courtière, habituée au luxe, entreprend alors un voyage dangereux dans l'Afrique profonde. Elle apprendra, au prix de terribles épreuves, ce qui est arrivé à Bertrand.

Pour avoir moi-même vécu en Afrique, je peux témoigner de l'exactitude des descriptions que Nathalie Babin-Gagnon fait de ce continent. L'écrivaine

a gardé le souci de rigueur de la journaliste. Le nom des pays n'est pas précisé, mais le passage d'une frontière se fait toujours en glissant des billets dans le passeport. Bien que l'auteure laisse, dès le début du roman, pressentir une fin tragique, le suspense est si bien entretenu qu'il est difficile de fermer le livre avant d'en avoir terminé la lecture.

Françoise Belu

Catherine D'Anjou

LE PLAN

La Mèche, Montréal, 2015, 191 p. ; 23,95 \$

En lisant ce premier roman de Catherine D'Anjou, finaliste au Grand Prix littéraire Archambault 2016, on ne peut s'empêcher de songer à cette lignée de personnages négatifs dont Bartleby le scribe (de Melville) constitue l'une des premières incarnations spectaculaires et « l'homme mesuré », dans le récit éponyme de Gilles Pellerin (dont on a insuffisamment parlé l'an dernier), l'une des plus récentes. Des personnages qui s'affirment par un refus du monde ambiant ou qui éprouvent, face à lui, un irrémédiable décalage. Le héros anonyme du *Plan* – qui devient « Baptiste » dans la seconde partie du livre – est de ceux-là. Misanthrope persuadé que la fin du monde ne saurait tarder, il a élaboré un plan de survie rigoureux, qui le prémunira autant contre une attaque bactériologique que contre une invasion de zombies. Il a transformé une pièce de son appartement de l'avenue Cartier, à Québec, en bunker et adapté son comportement social de manière à passer

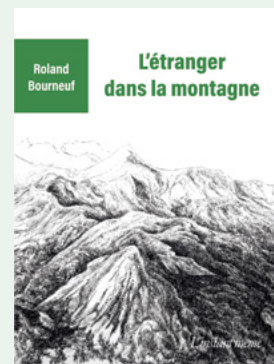
inaperçu. Il s'est par exemple juré de ne jamais adresser la parole à quiconque, ou le moins possible. Car à l'Institut où il se rend travailler chaque jour, il consent à échanger quelques mots avec monsieur Sinibaldi, un bénéficiaire fantasque qui a décidé de tout apprendre sur Dieu afin de devenir Dieu. Mais quand Simone, une soignante, s'ingénie à sortir Baptiste de son mutisme, c'est tout l'édifice de son « plan » qui s'en retrouve craquelé.

On aura compris que *Le plan* est un texte d'une rafraîchissante originalité. D'Anjou trace de son héros survivaliste et asocial un portrait qui ne verse jamais dans le pessimisme, mais au contraire dans un humour souvent plein de finesse, comme lorsque le personnage (qui est aussi le narrateur dans la première moitié du livre) procède à sa dégustation rituelle de repas congelés. Ceux-ci « l'exaltent, l'emballent, le ravissent, le réjouissent, le comblent », confie-t-il d'emblée, dans un incipit qui constitue un morceau d'anthologie. Célébrant l'écriture par ses clins d'œil à Romain Gary, par sa construction qui évoque celle des nouvelles à chute et par son jeu sur les ficelles du récit, notamment quand celui-ci devient assuré par un narrateur externe intrusif, D'Anjou signe ici une œuvre soignée et amusante.

Patrick Bergeron

ROLAND BOURNEUF

L'étranger dans la montagne



Roland Bourneuf propose dans ce magnifique recueil tout en nuances et en touches de lumière plusieurs portraits d'hommes et de femmes. Si le lecteur les découvre dans des contextes historiques variés, et dans des décors tout aussi différents, il constate que ces fascinants personnages sont unis par les thèmes de la recherche de l'absolu et de la quête de vérité.

Nouvelles, 152 pages, 22,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com